

DU « MALAISE DANS LA CIVILISATION » A L'ETHIQUE DE LA SINGULARITE.

Didier Castanet

Lacan seul à son époque va avancer, non seulement son explication de la menace, du malaise qui pèse sur notre civilisation, mais également de la manière dont nous pourrions nous en trouver allégé, un peu comme la tragédie antique était susceptible de provoquer une catharsis, une purification sur le spectateur. Dans cette perspective Lacan va largement s'appuyer sur le texte de Freud, « Malaise dans la civilisation ». Et d'abord, dans la mesure où, comme Freud, il n'hésite pas à livrer une certaine vérité des rapports humains, telle qu'elle se dévoile dans notre expérience et à tenter d'en rendre compte théoriquement. A cet égard, et compte tenu de la situation historique différente (nous sommes en 1930) le dernier paragraphe de *Malaise dans la civilisation* se situe dans le même ordre de responsabilité éthique que le début de la leçon du 18 mai 1960 du séminaire « L'Éthique de la psychanalyse ».

Dans le même ordre d'idées, Lacan comme Freud, va être amené, à partir des prises de position éthiques que lui impose la pratique de l'expérience psychanalytique à s'adresser à ses collègues analystes et aux intellectuels de son époque. Concernant les psychanalystes, Lacan dénonce à plusieurs reprises ce qu'il appelle la pastorale analytique, les tenants du *genital love*, d'une harmonie naturelle avec l'objet que la psychanalyse permettrait de retrouver. Dans *Malaise dans la civilisation* Freud demande aux analystes de prendre en compte, à partir de l'expérience ce qui lui paraît indubitable, à savoir la pulsion de mort. Les intellectuels en dehors du champ de la psychanalyse sont également interpellés par Freud et Lacan sur leurs prises de position publiques et sur la responsabilité qui s'y rattache. Freud se moque de ceux qu'il appelle des nourrices, qui veulent apprivoiser Eros et Thanatos et faire cesser leur combat éternel en chantant des berceuses. Lacan quant à lui épingle ce qu'il appelle la *Knavery*, la canaillerie de droite et la *foolery*, la bêtise de gauche. Il me semble qu'on saisit mieux le sens de ces critiques si on a à l'esprit le contexte historique de l'époque

« *Le développement de la civilisation*, nous dit Freud tout d'abord, nous apparaît comme un processus d'un genre particulier qui se déroule « au-dessus » de l'humanité et dont pourtant maintes particularités nous donnent le sentiment de quelque chose qui nous serait familier. Ce processus, il nous est possible de le caractériser au moyen des modifications qu'il fait subir aux éléments fondamentaux bien connus que sont les instincts des hommes, instincts dont la satisfaction constitue cependant la grande tâche économique de notre vie ». *Malaise dans la civilisation*, p.46. Ces modifications peuvent se résumer dans la mise en place d'un double conflit.

D'abord un conflit concernant la pulsion sexuelle, entre les exigences de l'individu et celles de la société qui veut utiliser à des fins sublimées une partie de cette pulsion. Ce conflit ne paraît pas insoluble à Freud qui le compare à la répartition susceptible de se produire chez l'individu entre la libido d'objet et la libido narcissique.

D'autre part et surtout un conflit entre Eros et la pulsion de mort, la pulsion de destruction. Et Freud nous dit que ce conflit lui paraît insoluble. C'est la nécessité où se trouve cette pulsion de destruction d'être réprimée, qui se paye pour le sujet du sentiment de culpabilité et qui se traduit à l'échelle sociale sous la forme d'un malaise, d'un mécontentement. Et Freud développe sur ce point la théorie du SURMOI qui lui permet d'expliquer le besoin de punition, c'est-à-dire le retournement de la pulsion agressive contre le sujet lui-même cette perspective la conscience morale est la conséquence du renoncement aux pulsions. C'est ce qui explique le paradoxe qui fait que le renoncement engendre le SURMOI qui dès lors exige d'autres renoncements. C'est ce que Lacan appellera la gourmandise structurale du SURMOI.

Encore un point concernant *Malaise dans la civilisation* puisque Lacan est amené à la développer amplement dans une leçon du séminaire et qui concerne le commandement « Aime ton prochain comme toi-même » qui comme on le sait est inacceptable pour Freud. Il nous dit, après en avoir récusé les conséquences, qu'un commandement d'une telle absurdité témoigne de l'importance majeure de la pulsion de destruction et de la nécessité de la réprimer. C'est sur ce point de l'amour du prochain que Lacan va être amené à prolonger Freud et d'une certaine façon à s'en détacher. Lacan nous dit en effet que si les remarques de Freud concernant ce commandement sont exactes, il élude néanmoins l'essentiel, c'est-à-dire l'accès à la jouissance. Sur ce point je cite Lacan, « Nous pouvons nous fonder sur ceci, qu'à chaque fois que Freud s'arrête comme horrifié, devant la conséquence du commandement de l'amour du prochain, ce qui surgit, c'est la présence de cette méchanceté foncière qui habite en ce prochain ». (Lacan, séminaire « L'Éthique de la psychanalyse » p.219). La jouissance se confond ici avec le mal, la tendance naturelle de l'homme étant – Lacan cite Freud dans *Malaise dans la civilisation* – la méchanceté, l'agression, la destruction, la cruauté, l'exploitation et l'humiliation de l'autre, son utilisation à des fins sexuelles, et la tendance à le martyriser et à le tuer. D'où l'inhumanité (freudienne) du commandement chrétien d'aimer son prochain comme soi-même, commandement particulièrement cruel puisqu'il s'agit d'aimer la cruauté.

Pour Lacan, ce commandement unique du christianisme résulte de la mort de Dieu : Dieu est mort depuis toujours, lui seul ne le savait pas. Ce que Lacan symbolise en S (A barré). La résistance à ce commandement est la même que celle de l'accès à la jouissance. Voir séminaire « L'Éthique de la psychanalyse » p.217.

Et qu'est-ce qui m'est plus prochain que ce cœur en moi-même qui est celui de ma jouissance, dont je n'ose m'approcher. Car dès que j'en approche – c'est là le sens du malaise dans la civilisation – surgit cette insondable agressivité devant quoi je recule, que je retourne contre moi et qui vient à la place même de la loi évanouie, donner son poids à ce qui m'empêche de franchir une certaine frontière à la limite de la Chose » Lacan, *L'Éthique de la psychanalyse*, p.219.

Tout cela nous permet de reprendre avec Lacan la raison du malaise dans la civilisation et en même temps d'ouvrir sur la singularité.

Lacan termine son séminaire « L'Éthique de la psychanalyse » en avançant que ce que Freud a laissé en instance c'est la question de la jouissance corrélative du commandement de l'amour du prochain. Tout cela pour tenter de trouver les raisons du malaise dans la civilisation.

C'est par le signifiant, qui se trouve décomplété par l'articulation de la parole qui met en place le champ de Das Ding en tant que d'emblée perdue et toujours à retrouver (champ du non-rapport, du réel, du trou, du rien) que l'analyste, e c'est une des conclusions du séminaire sur l'Éthique, doit permettre à l'analysant de s'avancer et de se repérer à partir de ce qui vient à se présenter au regard du signifiant.

Plus que la raison du malaise dans la civilisation, l'analyste aura pour tâche, entre autres, de permettre au sujet qu'il consente à prendre la parole en son nom, qu'il fasse entendre ses mots pour entamer cette jouissance qu'il a « accepté » de ce malaise. Autrement dit qu'il retrouve sa place de sujet divisé par le signifiant.

J. Lacan, *Le séminaire, Livre VII, L'Éthique de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1986.

S. Freud, *Malaise dans la civilisation*, Paris, PUF, 1979.

Toulouse -Avril 2023